

# POUR L'ART



Lausanne-Paris - Sept.-Octobre 1955 - No **44** Huitième année - Parution six fois l'an  
Prix du numéro : Suisse, Fr. 1.25 France, Fr. 100.— Belgique, Fr. 15.— Espagne, 10 Pesetas

# Cahiers Pour l'Art

**Direction :** René Berger

**Rédaction :** Jeanlouis Cornuz, Raymonde Temkine,  
Noël Arnaud, Vio Martin

Secrétaire de rédaction : Louis Bovey

## Administration

**Suisse :** Imprimerie Pont frères, Martèrey 28, Lausanne,  
tél. 22 40 10, chèques postaux II. 111 46

**France :** M. et Mme Valentin Temkine  
32, rue des Peupliers, Paris (XIIIe)  
chèques postaux Paris 51-39-96

## Sommaire

*Pierre Beausire :* Soleil de mars

*Pierre Clot :* Feuilletés retranchés

*Vio Martin :* Village du marais

Hommage à Fernand Léger : Les vitraux de l'église  
de Courfaivre lors de son agrandissement (*seize pages  
sur papier couché*).

*Charles Mouchet :* Poèmes

*Jacques Monnier :* Ville de Douleur  
Notes pour un Jardin...

Us et coutumes des mangeurs de bonbons

Editeur responsable : Association Pour l'Art

Imprimé en Suisse, à l'Imprimerie Pont frères, Lausanne

Présentation typographique : Ernest Pont

## Comité de patronage

Assurance  
Mutuelle Vaudoise  
contre les accidents  
Lausanne

Câbleries et Tréfileries  
de Cossonay

« La Suisse »  
Sté. d'Assurances sur la vie  
Lausanne

Lait Guigoz S. A.  
Vuädens

M. Emile Ott  
Ascona et Hong-Kong

M. H. Matthey, industriel  
La Neuveville

Société de Banque Suisse  
Lausanne

M. Charles Veillon  
Lausanne

Imprimerie Pont frères  
Lausanne

à qui Pour l'Art  
exprime sa gratitude

# SOLEIL DE MARS

Soudain, la longue meute des nuages s'étant défaite et disloquée, le soleil te frappe en plein visage. Ebloui, tu t'arrêtes, et, fermant les yeux, cesses de penser. Livrant ton front, tes paupières et tes joues à la chaleur des rayons, tu sens celle-ci lentement peser sur toi, pénétrer ta peau, traverser peu à peu tes vêtements, et descendre dans la nuit compacte de ton corps. Et tu restes là, immobile. Quelque chose est touché dans les profondeurs de ton être, et des sources du sang, voici que monte en toi un consentement obscur, et qu'une joie lourde et diffuse amplifie graduellement ton sentiment de l'existence et l'œuvre en une affirmation croissante. Saisi de calme et de force, longuement tu respires, puis ouvres les yeux.

Devant toi, sereine et verte, s'étend à l'infini une plaine couverte d'herbe nouvelle et de jeunes champs de blé, semée au loin d'arbres et de taillis. A cent mètres, dans un pré, paît un troupeau de moutons. Les bêtes serrées les unes contre les autres broutent sans arrêt, glissant doucement sur le sol d'un mouvement fluide et continu. Un berger les surveille, tandis qu'un chien vif et noir court autour d'elles sans aboyer. Tendrement tu regardes cet amas d'animaux, dont les jambes minces se croisent et semblent se multiplier de leur enchevêtrement animé. Puis tes yeux fixent, là-bas, des bouleaux qui, sur la masse mauve de bois lointains, dressent leur fin feuillage blond et forment de hautes flammes claires et transparentes. Ils se perdent à l'horizon, où deux collines bleu-pâle fondent à la lumière leurs formes inégales, d'une tendresse si paisible et si pure qu'elle est pareille à celle de deux seins endormis. Comme si pour la première fois tu en subis la puissance secrète, l'ampleur même, qui attire et consomme tes regards, te tient entièrement captif dans le volume immense de sa stabilité, que le soleil comble d'une douceur allègre et d'une évidence reposée.

Tout conspire à faire naître en toi la voix d'une vérité prédestinée, invincible et voilée sous le murmure incohérent des sons qui t'assaillent : « Ne suis-je pas là pour ce lieu et ce moment, et ne sont-ils pas là eux-mêmes pour moi ? Ce rapport réciproque ne fonde-t-il pas la gravité de vivre et n'expose-t-il pas le même lien qu'instaure entre un visage aimé et le cœur dont il est la proie l'élan qui les déchire et les unit ? Je suis dans tout ce qui est ici visible, et je contiens tout ce que saisit mon œil. Mon œil seulement ? Non, par celui-ci, ce n'est pas ta seule attention qui s'aventure et s'achève dans ce que tu lui proposes et ce qui à elle se propose. N'es-tu pas un simple support toi-même, et ne sens-tu pas que tu deviens l'organe d'une attente et d'une demande, dont le sens et l'origine t'échappent, et qui répondent à une autre attente et une autre demande, éparses et vastes, qui, silencieuses, montent de toutes choses, et par toutes choses s'annoncent et te font signe ? Qui regarde en toi et par toi ?

Ce qui de plus en plus te domine, c'est le sourd sentiment d'une communion primitive entre l'homme que tu es et le monde qui t'entoure et te porte, comme si les mêmes éléments et le même rythme soudain conciliés font naître entre eux une parenté. Ce n'est plus la seule adversité des choses, dont tu as eu besoin pour éprouver ta propre différence, qui se manifeste à toi ; ce n'est même plus leur amitié, que tu acceptes chaque jour comme un secours contre le désarroi de ta fuite et les présages mortels ; mais voici ce qui t'éclaire et t'astreint maintenant, c'est, surgies au sein de leur essence distincte, la pureté de leur être et l'intimité de leur destinée. Toutes choses deviennent pour toi la mélodie vivante de leur offrande perdue, la dense et digne imploration de leur solitude profonde. Le mystère d'une unité sans nom absorbe en toi toute pensée qui soit étrangère au langage frais, confus et fraternel de leur silence même. Et plus rien ne demeure que l'échange qui oppose et confond en même temps ce que tu es à l'ensemble qui te contient et se donne ici dans la grandeur d'une présence illimitée. Tu bois des yeux l'abîme solaire. Tu en savoures la substance. Ces plantes, ces bêtes, ces arbres, cette terre et ce ciel se composent dans la perfection d'un accord qui chante — mais où ? est-ce en toi seul ? — comme une plénitude inouïe, et se prononcent dans l'étrangeté d'une certitude que tu ne comprends pas, parce qu'elle te prend toi-même tout entier.

*Pierre Beausire.*

# feuilletés retranchés

*Suite*

Ils veulent tous des images, parce que ça donne prise, et qu'on peut disputer quand on tient (à) quelque chose. Au pied de la Croix, les soldats avaient la pudeur de s'en remettre au sort.

\*

Désir de choses confuses : feuillages, souvenirs, mauvais rêves ; on aspire tant à ce qui n'est pas, dès l'abord, refus.

\*

Que de présentations, à défaut de présence ! L'ostentatoire a remplacé l'accueil.

\*

Il est des moments qui font crue, on ne sait pour quoi. Ah ! le foisonnement des blés mûrs qu'on espère, qu'on voit déjà, qu'on lie en gerbes. A quoi met fin, aussi brusque, le retrait des eaux. Dans la boue, un corbeau solitaire fouille du bec.

\*

Par delà... comme si par delà n'était pas limite (lui) aussi. Le soleil que mes doigts effacent circonscrit ma cendre. A quoi bon s'emporter ! Je serai toujours responsable d'un résidu.

\*

Parce que le jour se lève, je crois mon courage victorieux. J'aborde les rues, les maisons, les palissades, les gens. J'affronte de gaieté de cœur, mais bientôt j'esquive, et quand vient le soir, il faut gémir de tant de choses en souffrance, moi compris.

Le mur suit le lac. Ainsi je m'obstine à suivre l'eau où mon image a des mobilités qui m'inquiètent, et m'attirent. Fuir, sans s'échapper. Revenir, sans esprit de retour. Fluer, avec soi pour témoin.

\*

La lumière craque sauvagement. L'automne en pleine combustion. Un souci me ronge le cœur.

\*

Pierre à feu, boute-chaos.

\*

Et pourtant ce goût de feuilles mortes dans la bouche, persistant comme un regret. L'air est humide d'espoirs mal vécus.

\*

A d'autres moments, ces emprunts au soleil. Je lui pille sa peau et ses pensées. Mais la joie est courte ! Aussitôt la lune s'installe sur les arbres, qui me laissent transi.

\*

Cette voix qu'il me semble percevoir, si menue que je m'arrête, et qui jamais ne m'atteint. Quand je me force, c'est le silence qui bourdonne, insistant comme un vol de guêpes. Pourtant, je ne me suis pas trompé : cette voix que je n'ai pas entendue, je l'écoute.

\*

Dans le soir, la route, comme un cheval de retour. A larges traits, les oiseaux boivent. Il fait doux. On entend les promeneurs qui se désaltèrent, par groupes.

\*

A cet ami qui vient, j'aimerais ouvrir un visage neuf. Mais c'est d'hier, d'aujourd'hui, de ce matin que je me compose. Trop tard, les traits n'ont pu

se relâcher à temps. C'est un autre qui dit bonjour, et je reste étonné de l'entendre. Mon sourire, en retrait, me crispe la bouche.

\*

Ne plus sentir un mot qui blesse. Mais à se vouloir trop bien protéger, le geste s'émousse, et c'est à son tour lui qui blesse.

\*

Prévenir la main. A chaque doigt, l'anneau d'âme, qui rayonne d'un feu sourd. Imperceptible, à qui ne se consume soi-même.

\*

Est-ce ma faute si je ne puis prendre que par surprise ? Encore ne retiré-je jamais rien quand j'essaie. Au cœur de mon impatience, il y a ce brasier noir où moisissent d'incombustibles désirs.

\*

On s'engage à faux dans le langage. C'est toujours lui qui signe.

\*

Qu'il est vain de chercher un mot, le mot. C'est l'être qui fait défaut.

\*

Comment rassembler ces morceaux épars qui restent aux murs, aux guichets, aux façades, et qu'on dit miens ? Je ne les ramasse pas sans frémir ; ils me paraissent si étrangers ; mais c'est d'eux que je suis fait. Misère, encore à moi de m'en convaincre !

\*

On aimerait s'approcher des choses ; mais on est soi-même trop anonyme pour nommer son pas.

Il me semble que c'est une feuille que je détache. Qu'ai-je à la froisser ? L'odeur est superflue. Mais non, c'est l'odeur que je cherche, à défaut de la feuille, que je ne vois plus. Odeur auxiliaire, mon confort.

\*

Peut-être que je m'égare, ou que je m'écarte plutôt. L'ostracisme est plus dur, à le prononcer contre soi-même.

\*

Je sens une tentation en chaque chose. Appellerai-je uniformément *sacré* tout ce qui m'attire ? L'artifice est trop évident. Ou céder sans réserve au premier geste, dont je ne sais s'il est mien, mais dont je devine l'avantage qu'il y aurait à ne pas douter qu'il le fût !

\*

Passer outre, sans souci du monstre. Le héros s'avance nu. Quand il va.

\*

Chaque geste est une tentative de justification. On voudrait toujours se disculper de quelque chose. De quoi ?

\*

A prendre autrui pour juge, on erre ; à s'y prendre soi-même, on doute. Où prendre le courage de ne plus être jugé ? mais c'est peut-être que tant que dure le doute, on peut croire qu'on pourrait croire ; et cela est une grande consolation, sinon la seule.

\*

Je vois bien que j'ai des semblables. Mais c'est justement ce qui m'alarme. Tant de soliloques !

Il n'y a rien. Au sacrifice des ancêtres, il faut substituer l'autodafé.



Je songe à cette plume qui se harasse, sans qu'un souffle bouge dans la chambre. Forcer le silence pour mieux souffrir, faute de le peupler. Où sont les présences qui consolent ? L'encre est réfractaire aux mythes.

\*

De grâce, les mots-fétiches ! *Beauté*, que j'installe à ma table pour que mon regard l'adore. Au prêtre j'emprunte la main, sinon le cœur. Il est une façon d'officier qui prévient la démente.

\*

Il faut bien croire. Mais c'est de me le dire qui m'inquiète. A douter, j'aurais chance d'être quitte. Comment ? je ne sais pas. Je sens seulement que cela est possible.

\*

Horreur de tout ce qui frôle. Le témoin qui échappe est odieux. Il faut le voir pour l'exorciser.

\*

Le monde est plein de présences suspectes. Il a inventé d'*agir* pour se libérer. Mais nous ne sommes jamais que des affranchis. Depuis des siècles, les hommes s'épuisent à hisser le soleil pour faire refluer la nuit. Jusqu'à quand ? Et si le soleil soudain restait fixé au ciel, sans qu'on pût l'en faire redescendre ? Quels efforts unanimes pour dévaster la Clarté !

\*

Le livre est une grande tentation. La couverture et le format ont l'aspect d'une réponse. Sinon pourquoi l'achèterait-on ? Marché de dupe. Je sais, il est des ouvrages qui tiennent leurs promesses jusqu'au bout. C'est qu'il sont nos complices.

Si l'on pouvait décrire le moment où l'on s'endort, les hommes prendraient une autre opinion d'eux-mêmes. Mais ils préfèrent nous raconter leurs rêves, aussi monotones que leurs veilles.

\*

L'écriture est l'instrument des diurnes. La musique est à peine plus sombre. On lui doit pourtant quelques accents qui brisent nos instincts les plus clairs. Surprise d'habiter aux marges du soleil.

\*

C'est pourquoi l'acte d'écrire est toujours un échec. Aux autres, on n'atteint jamais que par provocation, et l'on n'arrive à soi que par épuisement. Le parti pris du lâche est le plus humain.

\*

L'on n'ira pas dire à ceux qui nous écoutent : « allez vous-en ». Que leurs mains nous touchent si leurs oreilles se lassent ! A partir du silence, les soupirs se dénouent parfois en syllabes.

\*

Il est certaine altitude de l'âme (ou profondeur) où les mots ne trouvent plus figure ni geste. A ce point, ils se confondent avec l'infini, qui est aussi l'anonyme.

\*

Comment dire, et vivre ? Toujours cet écart qui me fait dire à défaut de vivre. Le verbe est-il ce vide qui se dévore ? pour exister...

*Pierre Clot.*

*Voir Pour l'Art, Nos 42 et 43.*

# Village du marais

Roche, que j'ai revu hier, où j'ai passé quelquefois jadis, au temps de nos excursions montagnardes.

Nous étions souvent les seuls à quitter le train à la station du marais, ma sœur Caprine, les enfants et moi. La petite gare flottait entre le ciel d'une lumière si vive qu'on ne pouvait le regarder et l'eau des canaux ombrée de roseaux violets. Une voile d'aulnes noirs, de saules, de carolins, semblait l'avoir amenée du fond de la plaine, ce pays sans limites précises où se fondent Alpes et nuages, et l'avoir laissée là, amarrée à l'été d'un jardinet fleuri de roses vieillottes et de soucis...

En une heure de marche horizontale, on atteint le pied des monts de Savoie vers lesquels nous nous élevions sans effort, véritablement portés par la pensée de « quelque chose » de merveilleux qui nous attendait par delà les premières pentes, très abruptes en cet endroit.

Qu'est-ce qui nous attendait et qu'espérions-nous ? Ou plutôt qu'espérais-je ? — car je ne sais rien de Caprine. Quant aux enfants, ils grimpaient pour le plaisir de grimper. Leur joie éclatait à tout instant : devant un caillou, une écorce curieusement sculptée, la forme d'un sommet, d'une vapeur aérienne ; que de rires, de boutades un peu absurdes. Ils avaient ces années-là la manie des bouts rimés :

« Charmanté limace  
De la plus haute race  
Permetts que je passe  
Devant ta noble face... »

Le chrysanthème du soleil s'effeuillait aux chemins d'eau, aux flaques. Ici et là un boqueteau où — pour être en harmonie avec les enfants — il fallait bien croire aux faunes et aux nymphes. Cependant, plus que les divinités forestières, je sentais ici, comme ailleurs, du reste, une âme cachée, patiente — oh ! combien ! — consolatrice de la mienne. Son nom dormait en moi, comme les premiers jours d'une vie.

Vers quoi, vers qui allais-je qui ne fût pas elle ? Une soif plus amère avec le temps et la fuite des ans me jetait aux routes, aux prairies suspendues au-dessus des rocs, aux paroles des lacs sur les sables lavés sans trêve.

Aujourd'hui, que sais-je encore ? Je n'ai plus aux lèvres le goût de la jeunesse, ce temps réputé « heureux » qui pourtant est celui de la douleur et d'une quête hasardeuse. Grâce au don d'une amitié pure, la terre m'est devenue miroir du Verger perdu et promis.

« Souviens-toi que tout miroir se brise », me murmure l'ombre.

— Mais l'Amour, l'Amour est plus fort.

— Un miroir se ternit, un miroir se trouble, ne le sais-tu pas ? Réfléchis. Souviens-toi : il y a des jours, je devrais dire des nuits, le terme serait plus juste...

— Tais-toi ! ces ténèbres intimes, je ne les connais que trop ! Mais vois comme un miroir est limpide quand on l'a lavé de ses mains et de ses larmes, eau triomphale. Aujourd'hui, toute fleur a le goût de l'éternel, toute source, couleur de la vie infinie. « Le temps de la Salutation commence » (Gustave Roud). Le temps de la Salutation a commencé, je te l'assure, ombre ennemie.

« Souvenez-vous que la vie est splendeur, disait Rilke mourant à une amie. La vie n'est splendeur que pour l'être sauvé.

Le présent et la Présence expliquent le passé. Aujourd'hui porte le chiffre, ouvert désormais, des routes de jadis... »

Cependant, il me fallait les revoir, ces routes. Il fallait relire les marges d'ombre, les veines de la chaussée, interroger les arbres plantés comme au hasard, une tache d'encre à leur pied, retrouver l'hésitation d'un chemin au seuil d'un village, sa manière peureuse de longer le mur d'un château aveugle, sa paresse sous les branches mêlées des arbres fruitiers.

Hier, Roche m'a été rendu, semblable à lui-même et nouveau, déjà familier et inconnu, très beau. Les feuillages mûrs affirmaient la marque de l'été : ce vert épais qui peut paraître égal à certaines heures de la journée, mais que le glissement des rayons vers le couchant révèle sensible, travaillé de bronze et de bleus profonds.

Comme autrefois, la petite gare allume un œil rouge sur la fraîcheur des fleurs.

Jadis, nous montions parfois directement derrière le village, le sentier de la « Joux verte ». Sous nos pieds, à travers les chênes poudrés de blanc, la cheminée de l'usine à chaux déroulait sur la plaine quadrillée de routes et de canaux une épaisse fumée cendreuse.

Les fours à chaux ne blanchissent plus guère les paysages : des aspirateurs avalent toutes les poussières ; les arbres conservent leur verdure, les toits l'automne de leurs tuiles ou le ciel de pluie de leurs ardoises. Le village inchangé est un village neuf. Lui aussi est sauvé...

« Et de nous à cette heure, qu'en est-il, Sylvestre ?

Ne vivons-nous pas le livre de terre de la splendeur ?

Dis-moi que nous saurons le lire jusqu'au bout, jusqu'à ce mot « Fin », premier mot du Livre de l'Explication... »

*Vio Martin*

# Renouveau de l'art sacré

Le temps n'est pas si loin où tout ce qui sortait des mains des gens portait la marque de leur cœur et cette gravité tempérée de bonhomie, cette santé robuste qui était celle de leur vie. Au milieu d'eux, l'homme de génie n'était pas un étranger mais un compagnon plus aventureux, plus audacieux qu'habitait une flamme plus dévorante. Le trésor des formes enfouies dans la matière dont il arrachait quelque secret, tous se le partageaient à sa suite. Lorsque la grange et la ferme revêtaient une telle dignité de formes, la construction et l'ornementation de l'église ne posaient pas de problème. On donnait simplement à la Maison de Dieu plus de noblesse, on lui apportait plus de soins, plus de cœur encore qu'à la maison des hommes.

Aujourd'hui les liens sont rompus. Notre temps ne connaît plus cette harmonie : « Dans un monde dont les structures économiques, intellectuelles, sociales — et en grande partie, les structures religieuses elles-mêmes — sont directement anti-poétiques et anti-mystiques, comment un art sacré vivant pourrait-il renaître autrement que par miracle ? » Le Père Couturier, qui faisait cette constatation, a lutté de toutes ses forces pour provoquer ces miracles. Quelques-uns ont fleuri grâce à lui et à quelques prêtres admirables de courage et d'audace. Ils ont maintenant des noms universellement connus : Assy, Vence, Audincourt, Ronchamp. Parallèlement, un merveilleux renouveau animait la construction des églises suisses,

grâce surtout aux architectes H. Baur et F. Metzger. A Courfaiivre se réalise en partie la jonction de ces deux courants.

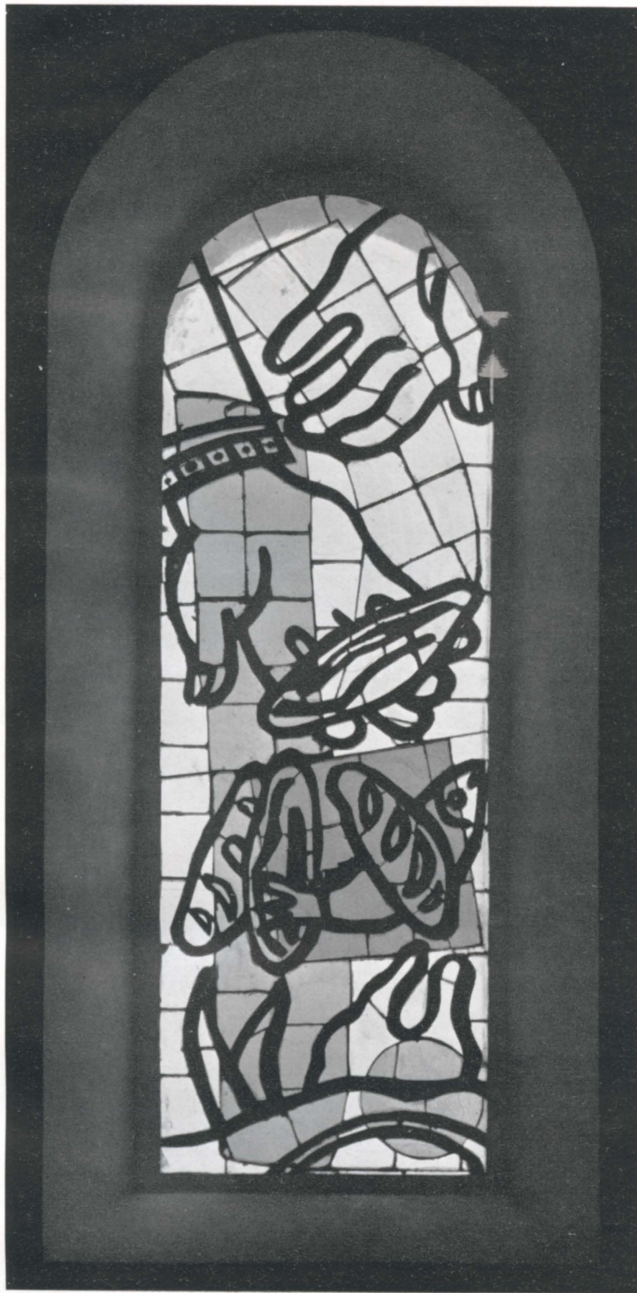
L'audace extrême fut de revenir à une vieille et longue tradition en conviant les meilleurs créateurs de l'époque à décorer les églises. Non par snobisme, par vain désir de paraître avancés ou pour se glorifier de noms illustres. Parce que rien ne naît que de la vie, il faut aller la prendre là où elle est la plus drue, la plus jaillissante. Non pas dans un passé, si glorieux soit-il, mais parmi les maîtres de l'art le plus vivant, le plus exigeant aussi.

Cependant les thèmes habituels de ces artistes, et parfois leurs convictions, sont souvent éloignés du christianisme. Qu'en attendre de vraiment sacré ? Les faits ont répondu. Chaque fois qu'on leur a confié une tâche dans l'Eglise, les maîtres non croyants y ont apporté une loyauté absolue et une entière probité. Quiconque possède une sensibilité intacte peut difficilement nier l'ouverture spirituelle et religieuse de leurs œuvres.

Par nature et par tempérament tout artiste vrai est ouvert aux intuitions spirituelles. Son art est avant tout l'expression sensible de son être secret touché et vivifié par le choc de l'univers. Qu'il se dise croyant ou incroyant, tout homme est relié à Dieu qui l'a créé et fonde sa personnalité. Or c'est de cette source profonde que l'œuvre d'art jaillit, d'autant plus haute qu'elle échappe à toute contamination conceptuelle, à toute sentimentalité, à tout volontarisme, à toute propagande. Cette pureté est celle qui fait les grands artistes. Il n'est pas étonnant que chez eux, mieux qu'en tout autre, s'exprime cette part religieuse de l'homme et son lien avec le Créateur lorsqu'ils acceptent sincèrement de travailler pour l'Eglise. Cette sincérité est primordiale ; il ne suffit pas, en effet, d'avoir un grand nom pour être apte à décorer la Maison de Dieu, mais un véritable artiste qui accepte de faire une œuvre destinée à un lieu de culte, le fait loyalement, car il refuserait une tâche qui le mettrait en contradiction avec lui-même. A partir de ce moment, ce ne sont plus ses idées ni ses sentiments conscients qui animent essentiellement son travail, mais cette racine de son être par où tout homme vit de Dieu, s'ouvre à Lui et est en attente du Christ-Sauveur.

Dieu pouvait-il recevoir plus bel hommage que cette gerbe de grands talents mis à son service ?

*La Multiplication  
des Pains*



*Le Christ est bien ressuscité des morts, prémices de ceux qui se sont endormis.*

*C'est par un homme que la mort est venue; c'est par un homme aussi que vient la résurrection des morts.*

*De même que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ. Mais chacun en son rang; en tête le Christ, comme prémices, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son Avènement.*

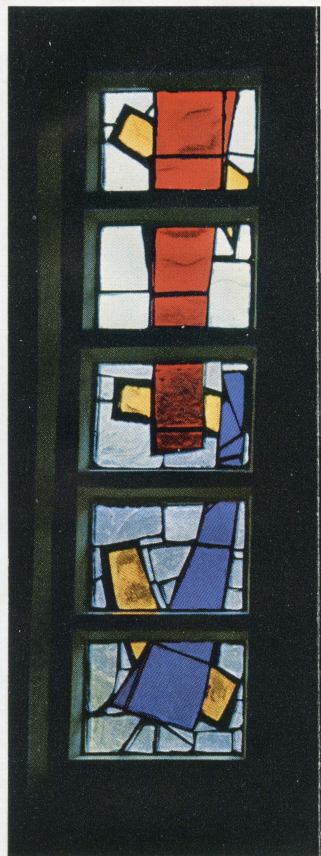
*Puis ce sera la fin, quand il remettra le Royaume à Dieu le Père, après avoir détruit toute Principauté, Domination et Puissance. Car il faut qu'il règne: « jusqu'à ce qu'il ait placé tous ses ennemis sous ses pieds. »*

*Le dernier ennemi détruit, c'est la Mort;*

*Car Dieu a tout mis sous ses pieds. Mais quand il dira: « Tout est soumis désormais », c'est évidemment à l'exclusion de Celui qui lui aura soumis toutes choses.*

*Et quand toutes choses lui auront été soumises, le Fils alors à son tour se soumettra à Celui qui lui a tout soumis, afin que Dieu soit tout en tous.*

*1ère Epître aux Corinthiens  
Ch. XV, versets 20 à 28.*







## La Résurrection

*Les pieds* du Christ ressuscité et vainqueur, dominant *le tombeau*, sont le symbole très expressif de la victoire finale et complète du Sauveur.



*Rangée gauche des fenêtres de la nef*



*Les Noces de Cana*



## Le Jugement Dernier

Le Jugement dernier sera marqué par la sentence définitive de la Justice divine, symbolisée ici par *la balance*.

Il s'achèvera par l'apothéose de L'Eglise du Christ, figurée par *les trois visages* de l'Eglise : militante, souffrante et triomphante.



*Et voici que Je viens bientôt, et Ma rétribution est avec Moi, pour rendre à chacun selon ses œuvres.*

*Apocalypse XXII, 12.*

*Quand le Fils de l'homme viendra dans sa gloire, et tous les anges avec lui, il s'assiéra alors sur son trône de gloire,*

*et toutes les nations seront rassemblées devant lui, et il séparera les uns d'avec les autres, comme le pasteur sépare les brebis d'avec les boucs,*

*et il mettra les brebis à sa droite et les boucs à sa gauche.*

*Alors le Roi dira à ceux qui seront à sa droite: «Venez, les bénis de mon Père: prenez possession du Royaume qui vous a été préparé dès la création du monde.»*

*Mathieu XXV, 31-34.*



*Intérieur de l'église*

## L'agrandissement de l'église de Courfaivre

Avant sa transformation, l'église de Courfaivre était une de ces simples églises de village du début du XVIII<sup>me</sup> siècle à la nef rectangulaire plafonnée de plâtre, comme il s'en trouve tant au Jura et en Franche-Comté. Quatre fenêtres en plein-cintre éclairaient la nef ouvrant, par un arc qu'il eût été prétentieux d'appeler triomphal, sur un chœur à pans coupés orné de fausses voûtes en stuc. Trois autels vermoulus, surchargés de statues en représentaient la seule splendeur.

Agrandie une première fois il y a cent ans, l'église occupait toute la longueur de la terrasse à flanc de coteau sur laquelle elle est édiflée. Lorsqu'il fut question de l'agrandir encore, l'architecte n'eut d'autre choix qu'un élargissement latéral ou la démolition complète.

Les fonds modestes à disposition ne permettaient pas cette solution radicale ; aussi chercha-t-on à tirer parti au mieux de l'ancien édifice, en y intégrant des bas-côtés de façon à éviter toute impression de disparate ou de « rhabillage ». Pour cela on démolit complètement les deux murs latéraux, en étayant le grand toit qu'on n'eut pas même besoin de découvrir, tant la charpente était bien chevillée. On ne conserva que le pignon d'entrée et les murs du chœur. Les murs démolis furent remplacés par un squelette léger en béton armé : tout d'abord on dressa les grands piliers en béton de 8,30 m. de long, préfabriqués au sol qui soutiennent toute la toiture. Contrebutés par des demi-cadres supportant le toit des bas-côtés, ils sont raidis par des sommiers coulés sur place et tout le béton laissé visible à l'extérieur comme à l'intérieur de l'église fut bouchardé.

L'église ainsi agrandie compte 400 places, sans la tribune. Elle se présente comme une nef entièrement vitrée de claustra en béton, flanquée de deux bas-côtés. Ces derniers prolongés en façade ouest sont reliés par

un porche couvert sur l'entrée. Dans le bas-côté sud se trouve le baptistère accessible directement du porche selon les règles de la liturgie. La tribune des chantres est sur l'entrée. Quant au chœur, conservé dans son état primitif et surélevé, on l'ouvrit largement sur la nef et lui accola une sacristie neuve qui en façade sud contrebut le bas-côté. Les autels, table de communion, dallage du chœur sont en roc du pays ; l'ancienne poutraison, rabotée sur place a été remise à l'honneur par un plafond de bois : tous les matériaux employés sont très simples : les vitraux sont la seule richesse de l'église.

La décoration d'une église est une question d'architecture. La laisser à l'initiative du curé ou à l'arbitraire des donateurs de bonne volonté ajoutant qui une statue, qui un vitrail de son goût, est pure défection de l'architecte dont les tristes conséquences sont bien connues. Du reste pourquoi parler de décoration ? ce n'est pas de cela qu'il s'agit ; le mot même est équivoque : il suggère l'ornement gratuit, le superflu. Or il est clair qu'une église ne doit pas être décorée, elle doit être belle. La beauté dépend des proportions, des couleurs, des matériaux plus ou moins précieux employés à sa construction et de l'heureux équilibre des pleins et des vides.

La grande surface vitrée de la nef de l'église de Courfaivre réclamait donc des soins attentifs car toute l'ambiance du sanctuaire en dépendait. Dès l'abord il fut convenu d'y consacrer une part importante des fonds à disposition, quitte à se contenter de matériaux très simples pour des parties moins importantes de l'édifice : dallages, bancs, etc. D'autre part, puisqu'il est prescrit de servir le Seigneur dans la joie et que l'office du dimanche est une fête, on décida que les vitraux seraient gais et vifs de couleur et l'atmosphère de l'église joyeuse et sereine. Il ne restait que le choix de la technique du vitrail et à trouver l'artiste qui en dessinerait les cartons : une visite du Conseil de paroisse à Audincourt fit adopter avec enthousiasme la dalle de verre coulée sur béton et l'on chargea l'architecte de prendre contact avec M. Fernand Léger.

Les thèmes iconographiques furent étudiés et mis au point d'un commun accord par Monsieur le curé et l'architecte. Ils cherchèrent à éviter l'anecdote d'une vie de saints, la froideur de portraits d'apôtres ou de prophètes, et persuadés qu'au fidèle d'aujourd'hui importe seul le rappel des grandes vérités de la foi, ils décidèrent de représenter le Credo dans les dix grands



médallions de la nef et deux allégories de l'Eucharistie dans le chœur : Noces de Cana et Multiplication des Pains. De plus le Conseil de paroisse demanda expressément au peintre de traiter ces grands thèmes d'une manière figurative afin que chacun les reconnaisse aisément. M. Léger accepta non seulement de bonne grâce ce programme iconographique, mais il voulut qu'on le précisât exactement et il poussa le scrupule jusqu'à présenter différentes interprétations de certaines scènes, laissant à la Paroisse le choix entre les différentes versions et tenant compte de toutes les remarques qu'on lui soumettait : ainsi certain médaillon a été refait jusqu'à trois fois...

Les autels ne sont pas ornés. Seul le maître-autel porte, selon les prescriptions liturgiques, un superbe tabernacle de bronze, œuvre de Remo Rossi, sculpteur à Locarno. Sur les autels latéraux on a replacé les statues anciennes de la Vierge et de Saint-Germain, patron de la paroisse, qui dégagées de leur vieux retable, prennent une vie intense contre le mur blanc. Le chemin de croix ancien, présenté dans de nouveaux cadres, a été suspendu dans les bas-côtés.

Ainsi jusque dans sa décoration l'église porte la marque des deux étapes de sa construction : la tradition n'est pas rompue, mais continuée.

*Bas-côté droit*



## L'originalité iconographique des vitraux de Courfaivre

D'autres textes de cette publication sont consacrés aux vitraux de Fernand Léger. Je voudrais essayer ici de situer cette œuvre dans la perspective de l'iconographie chrétienne, et montrer en quoi elle me paraît revêtir une très particulière signification.

Ce qui frappe, à l'église de Courfaivre, c'est tout d'abord son unité picturale : le Credo et l'Eucharistie exprimés en douze thèmes parcourus d'une seule et même certitude. C'est ensuite sa clarté : et l'on s'avise aussitôt que celle que dispensent les couleurs et les blancs des verrières est accordée à une autre clarté, intérieure celle-là, et qui saisit l'âme d'une puissante et parfaite plénitude.

L'œil, d'abord surpris, découvre bientôt la sobre évidence de ce graphisme. Le regard s'y attache, et l'esprit. C'est cela, se dit-on, voilà ce qu'il fallait dire et comment il fallait le dire. Pourtant, il n'y a là que des signes, un tracé purement linéaire, sans modelé ni perspective, porté par des taches de couleur étrangères, croirait-on, aux formes du dessin. Nul développement du thème, ni narratif, ni même didactique.

C'est que pour Léger, dont le langage plastique s'accorde on ne saurait mieux avec les intentions de son répondant ecclésiastique, le P. Couturier, il ne s'agit ni de représenter, ni même d'évoquer, mais de signifier.

Il est frappant en effet de constater le peu de place faite ici à l'effigie humaine. Aucun caractère différencié, d'ailleurs, en ces rares visages, mais une impersonnelle identité dans la Vierge de l'Annonciation, le Christ de Cana, les trois figures du Jugement. En revanche, la main manifeste et signifie instamment la puissance et la grâce divines. Elle crée les cieux et la terre ; elle se pose sur le front de la Vierge de l'Annonciation, remet les clefs de l'Eglise, donne son sens eucharistique à la Multiplication des pains et des poissons.

Ce symbolisme dépouillé et puissant nous ramène aux sources mêmes de l'art chrétien. A y regarder de plus près, il s'agit non d'un retour, mais d'un dépassement, d'une expérience entièrement neuve. Un exemple va nous permettre d'y voir mieux : celui de la Crucifixion.

Un vitrail de Courfaivre, et l'un des plus saisissants, nous montre le Crucifixion sans le Crucifié. Or, on connaît la répugnance qu'éprouvaient les premiers chrétiens à représenter le Christ en croix. Quoi ! ce gibet infamant, réservé aux pires malfaiteurs, était celui où, entre deux brigands, mourut le Sauveur du monde ! Sans

doute ! pensaient certains, ne fallait-il voir en Gethsémané qu'un pur symbole : le Christ, étant de nature purement divine, ne pouvait ni avoir réellement souffert, ni être mort ignominieusement. De là les croix gemmées, ornées, laurées, qui fleurissent longtemps encore après Constantin ; puis celles où l'agneau du sacrifice tient la place du Sauveur. Mais ce symbolisme allusif correspondait mal aux réalités de l'Incarnation. Dès le Ve siècle, une des sculptures de la porte de Sainte-Sabine, à Rome (pour ne citer que cet exemple) exalte le Christ en croix, entre les deux larrons.

Ce réalisme finira par triompher. Car, si le Christ byzantin, les yeux ouverts, la tête droite et parfois couronnée, non d'épines, mais du diadème royal, affirma sa victoire sur la souffrance et la mort, il est saisissant de voir le Fils de Dieu mourant assumer de plus en plus la condition humaine. Dès la fin du XIIe siècle, et jusqu'à nous, des milliers de crucifix multiplient l'image d'un Christ au corps rompu, aux traits ravagés, à la tête lourde du poids de la douleur et de la mort.

Seule la réalité glorieuse de la Résurrection est capable de faire accepter au chrétien la tragique réalité du Calvaire. Aussi est-ce précisément dès le même XIIe siècle que l'image du Christ ressuscité explicite la scène traditionnelle des Saintes Femmes devant le tombeau vide.

On le voit : de plus en plus l'iconographie met l'accent sur l'aspect humain du mystère chrétien. L'excès de cette tendance n'apparaît que trop dans certaines écoles de naguère, et jusque dans « la sensibilité toute nue » d'un Georges Desvallières.

Sans doute serait-il erroné d'attribuer au seul fait religieux cette tendance si longtemps marquée pour la représentation des apparences sensibles. L'art tout entier participe, dès la Renaissance, de cette orientation. Le besoin de l'objet, de la confrontation avec l'objet, de l'appui sur l'objet, est constant. C'est là un phénomène général, dont l'iconographie chrétienne est un cas particulier. Mais cette concrétion expression-objet commence à se désagréger vers la fin du siècle dernier. D'abord par un sursaut de sincérité en face d'un académisme mortel (et immortel, hélas !); puis grâce à l'esprit de recherche et de conquête qui s'empare des artistes, et qui, de plus en plus, réunit l'art et l'Eglise.

De quoi s'agit-il ? De faire communier notre vie d'hommes, notre quête quotidienne avec le divin. Non plus en faisant descendre Dieu « à l'échelon humain », mais en élevant l'homme au sens du sacré. C'est ici avant tout une question de langage.

Comment Léger s'exprime-t-il ? On s'aperçoit d'emblée que, tels les artistes des premiers siècles chrétiens, il dresse sur la nef une Crucifixion sans Crucifié. Mais l'impression de tragique désastre qu'impose à nos yeux la dure image de Léger arrête ici l'analogie : le chef de la croix, traversé par les lances du supplice, garde au front les quatre lettres d'une royauté dérisoire ; des plages de ciel fuient, où vogue encore la lune des très anciens Golgothas.

Mais, sur ce champ désolé se lève un soleil qui est aussi, je pense, la glorieuse couronne du Christ.

Quelle force dans ce langage où tout est ramené à l'essentiel ! Mais, à la différence du symbolisme primitif, il ne s'agit plus ici d'allégories, mais bien d'une réalité spirituelle à laquelle nous accédons grâce à des ressources expressives qui sont l'une des plus authentiques valeurs de ce temps.

# FERNAND LÉGER

## *Note biographique*

Né le 4 février 1881 à Argentan (Normandie), Fernand Léger fait tout d'abord un apprentissage dans un bureau d'architecture, à Caen. En 1900, il s'installe à Paris.

De 1902 à 1904, il fait son service militaire, puis, de retour à la vie civile, fréquente l'École des Beaux-Arts et travaille au Louvre, ainsi qu'à l'Académie Julian. Il gagne sa vie comme dessinateur et comme retoucheur de photographies.

En 1905, il subit l'influence des impressionnistes et des néo-impressionnistes, puis, de 1905 à 1907, celle des fauves, de Matisse surtout, et, de 1907 à 1908, celle de Cézanne.

En 1910, il expose aux *Indépendants* et fait, chez Kahnweiler, la connaissance, essentielle pour le développement ultérieur de son art, de Picasso et de Braque.

En 1911 et 1912, il participe à la fondation de la *Section d'Or*, née de rencontres dans l'atelier de Jacques Villon.

En 1913, il participe avec 15 toiles au premier *Salon d'Automne allemand* de la galerie *Der Sturm*, à Berlin.

Les années 1914 à 1916 le voient aux armées. Gazé en 1916, il est réformé.

De 1917 à aujourd'hui, la carrière de Léger se développe harmonieusement, sollicitée par les mouvements les plus divers — époque mécanique, époque américaine, etc. — toujours personnelle, saine et vigoureuse.

De ses collaborations avec Honegger, Milhaud et D. Murphy, de ses rencontres avec Archipenko, Apollinaire, Max Jacob, Raynal, Reverdy, Salmon et Henri Rousseau, Le Corbusier, Van Dösborg, Mondrian, Ozenfant, de ses grands travaux (à l'Exposition internationale des Arts décoratifs de 1925, entre autres), de ses voyages aux États-Unis et en Italie, Léger sait toujours retirer le plus grand profit pour son art, sans jamais abandonner une parcelle de son étonnante personnalité.

En 1946, il exécute des mosaïques pour la façade de l'église d'Assy (Haute-Savoie) et, en 1954, il dessine les cartons des vitraux de l'église de Courfaivre, l'un de ses derniers grands travaux.

† Il meurt le 17 août 1955.

## **Notice bibliographique**

G. Apollinaire : « *Les Peintres Cubistes* », Paris 1913 et Genève 1950.

« *Cahiers d'Art* », No 3/4, Paris 1933 (textes de G. Apollinaire, B. Cendrars, Le Corbusier, I. Ehrenbourg, M. Raynal, A. Salmon, C. Zervos, etc.).

D. Cooper : « *Fernand Léger et le nouvel Espace* », Genève 1949.

M. Raynal : « *Histoire de la Peinture moderne* », tome III, « *De Picasso au Sur-réalisme, du Cubisme à Paul Klee* », introduction de G. Schmidt, Genève 1950.

C. Zervos : « *Fernand Léger et la Poésie de l'Objet* », « *Cahiers d'Art* », No 1/4, Paris 1934.

André Verdet : « *Fernand Léger — le dynamisme pictural* », éditions Cailler, Genève.

L. B.

# SOUVENIR

*Les haies  
pleines d'oiseaux et de fleurs,  
une petite brume bleue,  
une fille vivante,*

*c'est cela qui s'enfoncé  
dans cette nuit trouée,  
cette grande plaie,  
c'est cela.*

*Le présent, le passé  
font la torche étoilée,  
les mains tremblent  
et s'alourdissent et tombent.*

# SAISONS

*La ville bougeait pleine d'autos et de flammes  
avec des cygnes, des feuilles d'automne  
flocons soufflés  
par l'air de mort.*

*Les yeux bougeaient.  
J'écoute le soleil, ses bruits d'ailes  
rasant les plaines d'automne.  
Nous sommes des feuilles*

*et nous tourbillonnons  
plongeant nos bouches contre la terre.  
Nous entrons dans la mort,  
dans le printemps.*

Charles Mouchet

# Ville de douleur

*Pour M. R.*

**L**e soir. Il bruine. La ville est d'encre. Le néon étale ses flaques de sang sur les trottoirs. Les boules de de phosphore des réverbères rongent l'obscurité. Un pont arachnéen enjambe un fleuve de brume. Des chalands égrènent leur sombre litanie. Un remorqueur poitrinaire crache son filet de suie rousse. L'orgue de barbarie confie sa plainte de miel aigre au vent des carrefours. Dans l'ombre d'une nef baroque, un ange d'or prend son essor hiératique d'un faux soleil. Un manège déroule son rêve d'images d'Epinal et de miroirs.

Dans la cendre de l'aube illusoire, les toiles d'araignées des grues rouillées ont tendu leur piège à une lune de neige.

Mon corps fiévreux hante le dédale insolite des rues vides. Le poulpe de ma douleur m'étouffe comme un cancer.

## Notes pour un jardin futur

*Jeter bas l'existence laidement accumulée et retrouver le regard qui l'aima assez à son début pour en étaler le fondement. Ce qui me reste à vivre est dans cet assaut, dans ce frisson.*

René Char

**D**ouleur, nous ne connaissons plus tes nuits et leurs morsures tranchantes comme des couteaux. Nos aubes ne seront plus illusoires. Mélancolie, nous ne saurons même plus ta lèpre mauve.

Nous avons soif d'été, nous avons soif de Jardin.

Bonheur, déjà nous savons lire tes épures. Le pin et le mélèze griffent le ciel bleu de leurs doigts de givre végétal. La crinière fulgurante du jeune cheval gifle l'épaule rose du mur. La coque d'acajou glisse sous la voile blanche gonflée comme un sein. Dans la fontaine fraîche baignent les verdure agiles des arbres. Le vin clair est d'ambre.

Mon amour, déjà les grèves de sable roux s'offrent à nos jeux.

Un sang nouveau jaillira dans nos veines, nos matins seront fougueux.

Jacques Monnier

# Poème

Que dire si rien n'apaise ?  
La pluie peuple le vide  
Traversé d'oiseaux sages  
Qui vont d'une traite  
Et sombrent, là-bas,  
Entre le nuage taché rose  
Et l'océan qui le prolonge.  
Où prendre assez de feuilles  
Pour fournir un seul arbre ?  
La sève impitoyable  
Mesure ses ans,  
Mesure ses jours  
Avant d'ouvrir  
Aux regards qui la guettent  
L'ombrelle radieuse  
Des premiers frissons.  
J'écoute dans le soir  
Un murmure qui m'altère,  
On dirait une voix  
Jeune et vieille  
Claire et sourde  
Etouffée et perçante  
Tantôt près, tantôt loin de moi  
Qui me dit des choses  
Que je ne peux comprendre  
Paroles trop claires,  
Paroles trop sourdes,  
Indistinctes comme la brume  
Perçantes comme le feu  
Rumeur plutôt  
Qui me transporte  
Et me laisse  
Etonné  
Plein d'attente.

*Roger Neven.*



# Us et coutumes des mangeurs de bonbons

## *Quand je serai grand*

J'aimerais aller en Australie... Là-bas, c'est la belle vie, vous êtes seul, vous pouvez faire ce que vous voulez...

J'hésite encore entre vivre célibataire et me choisir une compagne. Mais je crois que la dernière solution est la meilleure, car on ne sait jamais ce qu'il peut arriver.

*(Philippe C., 12 ans)*

Quand je serai grand, tout aura changé, mes mains seront plus courageuses, mon cerveau plus fertile, mes muscles plus développés (...) Je pourrai sans interdiction m'en aller à la chasse dans la brousse, avec une auto-chenille que j'aurai construite moi-même. Je serai donc un aventurier de la brousse. Je ne penserai plus à l'argent, juste pour vivre (...) Je me fabriquerai une habitation dans un arbre, à mon gré et de mes propres mains. Je nourrirai, si j'en ai, mes enfants. La vie sera belle !

*(Pierre-Yves D., 13 ans)*

## *L'objet que je préfère dans la maison de mes parents*

L'objet que je préfère dans la maison de mes parents est une chose très bizarre. Je suis sûr que cela vous étonnera énormément. C'est le chapeau de maman !

Je l'aime particulièrement parce qu'il a de larges bords. Je taquine maman à cause d'un si grand chapeau.

Il est fait de paille tressée, d'une teinte noirâtre. Il a une grosse rose sur le devant, en étoffe orange. Je dis que c'est la mode des chapeaux de Paris !

Nous l'avons surnommé le « chapeau à bascule » et il mérite bien son nom : En voici la raison : Quand elle met son chapeau un peu de travers, on dirait une vraie balance sur laquelle on est en train de peser du blé.

*(Serge C., 12 ans)*

## *Mon portrait*

Il a un mètre cinquante environ, des yeux gris bleu, des cheveux brun clair. Il a un caractère assez difficile, il ne peut admettre qu'il ait tort, il trouve toujours quelque chose à répondre. Il a de l'ordre et aime à voir chaque chose à sa place. Il aime les langues orientales et en particulier l'arabe. Il s'intéresse beaucoup à la chimie et peut rester des heures entières à faire des recherches sur différents colorants. Il s'occupe de radiesthésie.

*(Eric H., 12 ans)*

## Pour les quatre-vingts ans d'Edmond Gilliard

Respectueusement, amicalement, *Pour l'Art* s'associe aux innombrables témoignages de tous ceux pour qui Edmond Gilliard représente une raison d'aimer leur pays, une raison d'en être fier, une raison de croire et d'espérer et d'avoir confiance dans le pouvoir des Vaudois !

On songe à cette vie, si présente et pourtant faisant déjà partie de la légende. On se remémore : les livres, les *Cahiers Vaudois*, l'enseignement au Gymnase, l'amitié avec Ramuz, l'amitié apportée à Ramuz, la création de tout un climat qui pour sa bonne part a rendu son œuvre possible. On se souvient de cette *retraite* avant la guerre, mais là, il faut le dire, Gilliard a donné à ce mot un sens nouveau et triomphant qu'il n'avait pas avant lui, puisqu'elle a été le signal d'une nouvelle éclosion plus riche encore que celle de la jeunesse ou de la maturité.

On se rappelle... Et lui aussi se rappelle, se penche sur son passé pour l'interroger, lui demander le sens de sa vie. Après une *Reconnaissance filiale*, le voici, grand seigneur, qui se plaît à reconnaître d'autres dettes, et tout d'abord ce qu'il doit à son maître « insolite » S. U. Zanne. Il publie aujourd'hui<sup>1)</sup> le récit de ce qu'on pourrait appeler son *initiation*, qui lui a permis de recueillir l'essence d'un enseignement ineffable et de la transmettre selon les traditions ésotériques. « Il s'est produit dans ma vie, écrit Gilliard, un fait capital. Totalement imprévisible, supposant d'insolites conjonctures... » donnant à entendre par ces mots qu'une puissance supérieure s'est plu à « arranger » cette rencontre, selon de mystérieux desseins. Quelle fut la révélation que lui apporta Zanne ? C'est ce que s'efforce de nous faire comprendre l'auteur d'*Outre-Journal*. En somme, le maître lui aurait permis de découvrir, ou de redécouvrir, par delà le langage de tous les jours, usé jusqu'à la corde et qui n'appréhende même plus le réel, une langue sacrée, celle-là même que se transmettent certains ésotériques (je pense à Fabre d'Olivet) et qui exprime l'Être lui-même, le surréel, ce qui est *derrière*, ce que découvrira le prisonnier de la

caverne platonique, quand enfin débarrassé de ses liens, il sortira et verra la lumière du jour. « Les mots redevinrent artésiens, écrit Gilliard (...) Ils ne reprirent leur coulée qu'après avoir retouché d'eau lustrale à fonds de puits ». Grâce à quoi, il a pu « faire sonner jusque dans Boileau les échos de la langue sacrée ». De telles révélations sont peut-être intransmissibles par le seul artifice des mots et leur essence se situe probablement, en dépit des apparences, au delà du langage et de la communication conceptuelle. Et c'est pourquoi, malgré tous ses efforts, l'écrivain ne me semble pas parvenir à sortir de l'anecdote pour nous communiquer à son tour la réalité du message. Reste alors un témoignage, très convaincant celui-là : Voici, j'ai vécu, et je n'ai pas abandonné. Voici les sources où j'ai puisé. « Je suis penché sur la cuve de mes ans. Je les y maintiens en bouillon de culture. C'est l'heure de la découverte des germes. » Schopenhauer disait que la seule différence entre la jeunesse et la vieillesse est que la première a la vie devant elle alors que la seconde n'a plus que la mort. Et l'on peut se demander, ajoutait-il, ce qu'il faut le plus craindre (« ...welches von beiden bedenklicher sei »). Mais Gilliard a la force de bénir la vie. A juste titre, il proteste contre ceux qui le voudraient aigri. Il pense que « la vieillesse est, par excellence, le temps de l'étonnement, de l'interrogation, de la perquisition ». Comme Claudel, qu'il n'aime peut-être pas, il pourrait ajouter : « Laissez-moi mourir, je n'ai pas peur. » Si une telle sagesse de la vie a été le fruit de l'enseignement de Zanne, souhaitons-nous d'aussi bons maîtres, et puisqu'Edmond Gilliard atteint aujourd'hui à peu près le même âge que son guide d'antan, souhaitons-lui pour ses quatre-vingts ans de trouver à son tour un bon disciple.

Jeanlouis Cornuz.

---

**Les membres de Pour l'Art qui désirent se rencontrer peuvent se trouver tous les jeudis entre 18 et 19 h., au Café de la Paix, à Lausanne.**

<sup>1)</sup> Aux éditions Spes, David Perret, éd.

## NOTES DE LECTURE

### Ni chardons ni duvets

Roman par Schwarz-Abrys.

Nouvelles éditions Debresse.

Si vraiment il faut en croire la prière d'insérer et penser que « jamais, depuis Dostoïewski, les grands sentiments n'ont été poussés jusqu'à leur retranchement extrême, fatal et effrayant », alors ce roman est bien le comble de l'absurde et du ridicule, et l'on n'arrive à croire ni à la folie du héros, ni au meurtre de sa femme qu'il étrangle, ni aux grandes scènes de ménage (« Ne me touche pas, répugnant reptile ! — Tu oses, vulgaire rampant... — Va te faire pendre ! — En Angleterre ! Ici, c'est la guillotine », etc., etc.), ni à la tentative de suicide au moyen d'un éléphant de bronze que le héros « esthète, raté, raciste et sadique » dirige contre sa tempe.

Mais il est possible que *Ni chardons ni duvets* soit un roman burlesque, dont on ne peut nier alors qu'il atteint parfois à une sorte de comique grand-guignolesque et macabre, qui ne laisse pas d'être désopilant. Auquel cas, dans son genre, c'est une assez belle réussite.

Jl. C.

« *La France inconnue* ».

### Le Sud-Est

par G. Pillement.

Ed. Grasset, Paris.

Non, ce n'est pas un paradoxe et Pillement nous persuade en effet que nous ignorons aussi notre pays (il nous a récemment révélé déjà l'Espagne). Il nous propose entre Paris-Marseille, Paris-Nice, Paris-Perpignan, etc., quelques itinéraires s'écartant, fort peu parfois, des nationales trop connues, trop sillonnées, et nous découvrons après lui, châteaux, abbayes, églises dont la beauté nous ravit.

Le mieux à dire du livre, c'est que je l'ai mis à l'épreuve : il m'a révélé près de Tonnerre, le beau château de Tanlay, et dans le Luberon, Ansouis, Lourmarin, l'abbaye de Silvacane.

Les aurais-je découverts sans lui ?

R. T.

### Equipe de pointe

Roman par Gérard Leroy.

Nouvelles éditions Debresse.

Il y a dans ce livre deux parties bien distinctes : Une assez banale intrigue sentimentale, dont les protagonistes restent bien flous et mal dessinés, et un excellent reportage d'une expédition spéléologique. Pour qui s'intéresse à ces « modernes aventuriers » et à leurs exploits souterrains, il y a là de bonnes pages très prenantes, et même un peu plus que cela : une analyse psychologique des réactions de l'homme devant le risque et le danger, devant l'exploit à faire et l'aventure gratuite.

Jl. C.

### Eléments pour une éthique

par M. Jouhandeau. Ed. Grasset, Paris.

Du « Traité de l'abjection » à ses « Eléments pour une éthique », en passant par « l'Eloge de la Volupté », M. Jouhandeau, délaissant quelque peu sa chronique de Chaminadour, prend dans nos Lettres figure de moraliste. D'un livre à l'autre, c'est un cri — oh ! mesuré, filé, maîtrisé, savouré — un cri cependant de libération qui s'amplifie, libérant la poitrine de cet homme qui n'est plus jeune, la gonflant d'une satisfaction de soi, d'un plaisir d'être et d'être soi, que sa jeunesse a ignoré.

« On naît coupable... on ne se débarrasse pas facilement d'un préjugé si défavorable à la nature humaine qu'il atteint et corrompt le personne... La religion à laquelle j'arrive m'a délivré des scrupules qui ont empoisonné ma jeunesse. Il ne s'agit que de savoir vivre, de savoir ce qui m'est bon ou mauvais, selon le temps et le lieu. »

Un épicurisme voluptueux qui emprunte au stoïcisme, comme un raffinement supplémentaire, le goût de la mesure et de la difficulté vaincue, compose une sagesse délectable et sereine. Elle ne saurait trouver mieux son expression que dans ce style nombreux, à la démarche souveraine, qu'égaient discrètement, savoureusement, des recherches heureuses.

R. T.

## Un saint protestant

*Pour le cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Jean-Christophe Blumhardt et à propos d'un livre.*

Un saint protestant ? Si étrange que ce titre puisse paraître, il s'impose à qui étudie la vie et surtout le caractère de Jean-Christophe Blumhardt. Car cette vie et la lutte qu'il mena pour sa foi en même temps que pour sauver le corps et l'âme de malades furent étranges elles aussi et n'ont pas fini de susciter commentaires et interprétations.

Jean-Christophe Blumhardt est né à Stuttgart le 16 juillet 1805. Après des études à Tübingen, il devint vicaire, puis maître à l'école des Missions de Bâle (1830) et enfin pasteur à Möttingen, dans la Forêt Noire (1838). C'est là qu'au cours de sa cure d'âmes, il fut amené, bien à contre-cœur et par pure charité chrétienne, à s'occuper d'une jeune hystérique que tourmentaient « des forces maléfiques et des démons ». Au prix de toute son énergie et de sa foi, il réussit à la guérir par la prière et par l'exhortation, après un combat spirituel acharné de deux ans. Blumhardt devint le centre d'un mouvement de réveil et guérit de nombreux malades de leurs tourments physiques et spirituels, par l'imposition des mains et l'exhortation. Il ouvrit à Bad Boll un asile qui reçut des hôtes de toutes les parties du monde, venus y puiser de nouvelles forces. C'est là que mourut en 1880 ce chrétien et cet ami des hommes.

Cette vie extraordinaire et surtout le premier combat mené par Blumhardt contre les « démons », où s'est manifestée une réalité surnaturelle dont il est difficile de douter, étant donné le bon sens du pasteur, son caractère éminemment raisonnable et ennemi de toute rêverie et de tout mysticisme, on ne s'étonnera pas qu'elle ait suscité maintes curiosités et maints efforts pour essayer d'en percer le mystère. Beaucoup s'y sont risqués, mais notre temps n'est pas très favorable à l'interprétation des miracles. Si bien que trop souvent, nous nous trouvons placés devant le ruineux dilemme suivant : ou refuser des faits qui semblent bien établis ou les accepter en renonçant alors de les accorder à notre raison.

Parmi tous les biographes de Blumhardt, c'est le grand mérite du docteur

Michaelis<sup>1</sup> d'aborder le problème en médecin et en croyant. Connu déjà par une critique très ferme de la psychanalyse freudienne<sup>2</sup> faite d'un point de vue chrétien, l'auteur était mieux placé que quiconque pour faire la lumière sur un cas où psychisme et physiologie sont étroitement liés, permettant au lecteur moderne de comprendre ce qui peut être compris, tout en respectant cette part de mystère qui subsiste probablement dans toute guérison, fût-elle la plus corporelle.

C.

<sup>1</sup>) Dans son livre *Geisterreich und Geistesmacht*, chez Paul Haupt, Berne.

<sup>2</sup>) Entre autres *Freud, son visage et son masque*.

## « La Matrice »

de T. E. Lawrence.

*Editions Gallimard, Paris.*

« La Matrice », explique le traducteur Etiemble, c'est le moule où se coulent les monnaies. Le moule où Lawrence d'Arabie a voulu refondre son âme et son corps, c'est la Royal Air Force. A tel métal, il fallait telle matrice. On ne saurait dire si celui qui se mettait ainsi à l'épreuve a trouvé, dans l'abdication volontaire et l'humiliation cherchée pour le dépassement qu'elle permet, la satisfaction, la seule, à laquelle il savait encore aspirer, Roi sans Couronne, haletant sous l'uniforme, les consignes, les corvées, la promiscuité, l'autorité tyrannique et absurde. L'épreuve tourna court, Ross l'anonyme, fut démasqué.

C'est un mémorial d'une étrange beauté : documentaire, il révèle que l'appareil militaire n'a pas de patrie : l'arme d'élite de la démocratie Angleterre ne diffère guère du corps des cadets de Postdam, et ici le témoignage de Lawrence rejoint celui de Von Salomon. Mais il relate aussi une aventure spirituelle : Lawrence entre en R. A. F. comme on entre en religion. Il se renonce au Dépôt, comme d'autres au Couvent. Après « Les Sept Piliers de la Sagesse », « La Matrice » confère une nouvelle dimension à cet extraordinaire type humain que fut T. E. Lawrence.

R. T.

## Tourne, petit moulin

Poésies enfantines.

De Vio Martin.

« Viens ma plume, dans mes doigts.  
Sur la page fraîche,  
En grinçant un peu,  
Tu tires derrière toi  
Sur les rails étroits  
Des lignes bleues  
Le train des petites lettres »...

... et nous voilà en route pour le plus charmant des voyages : l'air est doux — les humains aussi ; les oiseaux chantent — les ruisseaux aussi ; le papillon s'ébat — les petites cloches aussi... bref tout se meut, cabriole et danse, tintinabule, s'apostrophe et chante, chante surtout parce qu'un monde qui chante est un monde heureux. Sans en avoir l'air Vio Martin pilote une très ancienne locomotive, celle du bonheur, qu'on a un peu trop oubliée à son gré... Est-ce sa faute à elle si les enfants sont moins oublieux ? Donc en voiture les gosses, le train va partir ; les poteaux télégraphiques s'ébrouent, les arbres prennent le galop, les nuages filent au grand dévidoir du ciel. Prrrrr, pch...

« Tu t'arrêtes parfois,  
Tu te poses un brin  
Comme font les locomotives qu'on voit  
Tranquilles dans les gares,  
Et puis tu repars  
Emmenant jusqu'au bas de la page  
Ton long train  
De jolis mots bien sages ».

En connaissons-nous beaucoup, d'adultes, qui ne voudraient pas monter dans ce train-là ? Malheur à ceux qui restent sur le quai ! S'il n'y a plus de place dans les wagons, grimpez donc sur le tender, Vio Martin vous tend une main (l'autre est occupée par la pelle ; car si on ne veille pas sur la chaudière, fini l'enchantement !)

R. B.

## Fausta

Roman par Albert Muret.

Aux Éditions Rencontre.

Croyez-vous à la métempsychose, c'est-à-dire à la réincarnation des âmes dans des individus d'espèce différente ? Croyez-

vous qu'une vieille fille puritaine et un peu folle puisse revenir, après sa mort, sous les espèces d'une chienne-louve ? Alors lisez *Fausta* ! Peut-être partagerez-vous la perplexité du héros qui voit celle qui, par le plus étrange malentendu, est devenue sa femme, *disparaître* le jour où *apparaît*, où naît le petit chien qui deviendra *Fausta*, dans laquelle on reconnaît le « monstre du Valais ».

Mais si vous ne croyez pas à la métempsychose, alors lisez *Fausta* ! Vous y trouverez le plus charmant récit qui se puisse penser, plein d'un humour bonhomme et d'une tendre ironie pour les pauvres humains et leurs innombrables folies. Muret excelle à évoquer une certaine atmosphère de chez nous, un peu prude et guindée, très « comme il faut », où les frasques des enfants se déroulent sous le regard francé d'imposants portraits de famille ; un certain milieu qui réussit ce tour de force d'être à la fois mystique et terre-à-terre ; une certaine attitude devant la vie qui confond bien un peu moralisme et spiritualité. Il le fait sans méchanceté, encore qu'il ne cache pas son peu de sympathie.

En vérité, il y avait longtemps que je n'avais rien lu d'aussi plaisant, très exactement depuis la *Pavane pour un amour manqué*, de Suzanne Delacoste, parue aux mêmes éditions ! Ce qui nous réconforte de bien des pesantes « Histoire Universelle » ou « Traité des instruments à vent »... !

Jl. C.

## « Sauve qui peut »

Yassu Gauclère. Ed. Gallimard, Paris.

Ce ne sont pas les idées qui manquent, ni même les sujets. Mais tout se disperse, tout avorte ; pour finir, on ne s'intéresse à rien ni à personne, et surtout pas aux héros : le chanteur Carène trop idéalisé, et Reine, inconsistante. Les meilleurs types romanesques : Estelle la folle, Camille la cantatrice ratée, Salvin l'imposteur sont tour à tour sacrifiés avant d'avoir eu le temps de s'imposer. La deuxième partie, encombrée de considérations philosophiques, déçoit plus encore. On regrette « La Clé », et plus encore, l'admirable « Orange bleue ».

R. T.

## Le Mage.

Roman, par Janine Marat. Juillard.

Antoinette, étudiante lausannoise, s'éprend des théories cendreuse d'un certain M. Graal dont la vie secrète et la philosophie attirent quelques êtres misérables et un peu loufoques. Une amourette avec un camarade d'études délivrera la jeune fille, laissant deviner qu'elle ira bientôt vers une vie plus « normale ». Les adolescents, assez cruellement, du reste, confondront le « mage » qui ne survivra pas à son désespoir.

Quelle clarté d'esprit, quelle intelligence, quelle aisance à bâtir et à développer une intrigue, à projeter une sorte de lumière froide sur les êtres et sur une ville, quelles qualités de style — style dépouillé où tout sonne juste — quels dons certains chez la jeune romancière vaudoise. On voudrait seulement qu'elle en arrive à faire une part plus grande à la tendresse, à l'émotion, aux simples sentiments humains. Le cœur reste sur sa faim...

V. M.

## Les Etrusques

Par Sibylle von Cles-Reden. Arthaud.

## La Civilisation étrusque

Par Raymond Bloch. Editions Plon.

Une civilisation proche de la nôtre, qui nous a laissé d'admirables témoignages, qui a fortement marqué la pensée et l'art des Romains, dont l'influence est sensible chez les artistes de la Renaissance, et que nous ignorons presque entièrement ! Nous ne connaissons ni l'origine des Etrusques (autochtones ? venus de l'Asie Mineure ? du Nord ?), ni leur langue, ni leur religion. Un tel paradoxe a de quoi exciter notre curiosité. Deux livres tentent de faire revivre le peuple oublié. Celui de Madame Cles-Reden — paru dans la belle collection *Art et Paysages* — est surtout une évocation des lieux : Veies, Tarquinies, qui ont gardé le souvenir des Etrusques. Celui de M. Raymond Bloch est un résumé plus systématique de nos connaissances et de nos ignorances. Les deux auteurs sont également prudents dans l'énoncé des hypothèses et ont su choisir une documentation iconographique remarquable.

V. T.

## Les publications de Pour l'Art :

Editions du Viaduc :

Ambroise : *Célestin* (Avis de R. Berger).  
Jeanlouis Cornuz : *La Vieille Femme*.

A paraître : Pierre Clot : *Feuillets retranchés*.  
(l'exemplaire Fr. 3.30.)

Collection « Un Texte-Une Gravure » :

**Etoile**, de Gustave Roud, gravure de Palézieux.

**La Rencontre**, de René Berger, gravure de Prébandier.

**La Chambre que je n'ai pas**, de Guy Weelen, gravure de Meystre.

**Reflets**, de Claude Aubert, gravure de Yersin.

**Reconnaissance**, de Jeanlouis Cornuz, gravure de Kaiser.

## « Aux Quatre Z'Arts »

Pour l'Art a le plaisir de signaler à ses membres l'existence de cette nouvelle et fort sympathique association.

Les « Quatre Z'Arts » ont pour but « de créer, en dehors de toute préoccupation religieuse ou politique, un centre de rencontres artistiques où seront à l'honneur la peinture, la sculpture, la littérature et la musique » (extraits des statuts).

Ils cherchent à favoriser des rencontres entre les artistes et le public par des expositions, des récitals, des conférences.

La cotisation donne droit entre autres, à une réduction intéressante sur les achats effectués dans les expositions organisées par l'association.

Signalons le « Caveau des Quatre Z'Arts », 11, Escaliers du Marché, pittoresque et magnifique.

Signalons le comité, présidé par M. W. Knecht, peintre et professeur ; ses quatre conseils artistiques (peinture, littérature, sculpture-céramique et musique) où figurent quelques-uns des bons artistes de chez nous.

La cotisation annuelle a été fixée à Fr. 30.—, (finance d'entrée : Fr. 10.—). Fr. 20.— pour les membres de l'Atelier et de Pour l'Art.

Fr. 10.— pour les élèves et étudiants.

L'activité commencera en octobre.

## CALENDRIER DES EXPOSITIONS

**Au Palais de Rumine :** Le Mouvement dans l'Art contemporain, jusqu'au 26 sept.

**Galerie Valloton :** Derain, dessins et peintures, du 8 septembre au 8 octobre.

**A l'Entracte :** Leo Leuppi, du 3 au 27 septembre.

Georges Item, du 1er au 21 octobre.

Carlo Baratelli, du 22 octobre au 4 novembre.

**Galerie Bridel et Nane Cailler :** Sélection de gravures d'artistes contemporains, du 1er septembre au 14 octobre.

Quatre artistes suisses : Gut, Kaiser, Prébandier et Yersin, du 15 octobre au 5 novembre.

**A la Vieille Fontaine :** Mon ami le chat, vu par Ciry, Erni, Fischer, Klee, Picasso, etc. du 10 septembre au 7 octobre.

Yvon-Monay, du 15 octobre au 10 novembre.

**Kunsthaus Zurich :** Choix d'œuvres du XVIIIe siècle. Du 10 septembre au 30 octobre.

## VOYAGE D'AUTOMNE

---

### Toscane - Ombrie

Du 23 au 30 octobre 1955

**Itinéraire :** 1er jour : Lausanne - Florence (rail).

Du 2e au 7e jour : **Circuit en autocar :** Florence - Arezzo - Pérouse  
Assise - Chiusi - Montepulciano - Sienne - Florence.

8e jour : Florence - Lausanne (rail).

**Prix Fr. 365.—**

**Délai d'inscription : 30 septembre.**

---

*Programmes détaillés, renseignements et inscriptions au*

**SERVICE DES VOYAGES POUR L'ART**

Aubépines 5 bis, Lausanne, téléphone 24 23 37

---

### Reproductions artistiques


Les membres de Pour l'Art peuvent acquérir nos planches (40 × 50) au prix de Fr. 2.—, 4.— et 6.—, ainsi que les cadres mobiles correspondants. Prière de s'adresser à Mme Quartier-la-Tente, 11, ch. de l'Elysée,

Lausanne - Téléphone 26 46 04

# AVANTAGES

La qualité de membre adhérent de Pour l'Art vous permet, pour 10 francs par an :

1. De recevoir gratuitement les cahiers illustrés Pour l'Art.
2. De participer, à des conditions particulièrement avantageuses, aux voyages culturels organisés en collaboration avec des institutions étrangères.
3. D'entrer à des prix réduits, à toutes les conférences organisées par Pour l'Art ou sous ses auspices. (Conditions par le Secrétariat.)
4. D'entrer, à des prix réduits, dans certains grands musées de Suisse, (Kunstmuseum de Berne, Musées de Genève et Lausanne, etc.).
5. D'accéder gratuitement aux Rencontres de Pour l'Art, ainsi qu'aux séances cinématographiques.
6. De bénéficier de tous les avantages consentis à Pour l'Art par les Centres culturels étrangers ;  
à Paris : billets à prix réduits pour les théâtres ;



les timbres nécessaires (à joindre à la carte de membre, munie d'une photo) peuvent être obtenus à notre Secrétariat de Paris. Ils permettent d'acquérir les billets à prix réduit à la caisse des théâtres. Pour tous renseignements sur les différents théâtres et sur leurs programmes, s'adresser à la permanence de la librairie *Sous la Lampe*, 84, rue Vaugirard, Paris VI.

## MOUVEMENT POUR L'ART

**Comité :** René Berger, L.-E. Juillerat, JI. Cornuz.

**Secrétariat :** Imprimerie Pont frères, Marterey 28, Lausanne, tél. 22 40 10.  
Chèques postaux II. 111 46.

*On s'y renseigne, on y prend sa carte,  
on la renouvelle, on y inscrit ses amis.*

**Carte de membre-adhérent :** Fr. 10.—.

Pour les étudiants et apprentis : Fr. 7.— (cahiers compris).

Abonnement aux cahiers seulement : Fr. 7.—.

France : adhésion (cahiers compris) : Fr. 500.—.

**Correspondance :** Case postale Saint-François 1981, Lausanne.

**Service des voyages :** L.-E. Juillerat, ch. des Aubépines 5 bis, Lausanne,  
téléphone 24 23 37.